

Dancez sur moi, dancez Surmoi

Martine Coenen

Bien avant les fiançailles déjà et jusques aux funérailles auxquelles la chanson de Nougaro s'invite, la voix surmoïque exhorte le sujet à danser. Et la danse n'a souvent rien de joyeux. À la mort du chanteur, il y a quelques mois, ce titre s'est imposé à moi, titre d'un texte sans contenu, sans adresse encore, titre auquel je n'ai pu que consentir et qui m'amène à parler ce matin.

Il semble que de nombreux comportements actuels – ces actes valorisant des jouissances partielles et multiples dont nous parlait encore hier Jean-Jacques Tyszler –, notamment des troubles addictifs, puissent être associés aux injonctions du surmoi. Un surmoi excessivement présent, comme il appert souvent dans les actes qualifiés de psychopathiques.

Mais de quel surmoi s'agit-il ? Et quelle est sa filiation avec l'Œdipe ? Je ne reprendrai certes pas ici les théories complexes du surmoi et de sa genèse, théories passionnantes, de Freud à Lacan en passant par l'apport fécond de Mélanie Klein. Je veux simplement vous soumettre quelques questions induites par la clinique, en particulier une clinique de l'anorexie et de la boulimie. Soit dit en passant, cette clinique est encore majoritairement féminine... Les femmes auraient-elles quand même un surmoi ?

- « *Tu as trop mangé* »
- « *Tu n'es qu'une grosse vache* »
- « *Vide-toi* »
- « *C'est trop* »

- « Mange ça. Ça va te calmer. Ça va te détruire »
- « Tu es déjà perdue »
- « Tu l'as encore fait »
- « De toute façon, on est foutues. Vas-y »
- « Voilà ce que tu mérites »
- « Tu as pris trop »
- « Coupe-toi », « frappe-toi »
- « Il faut être fort : faire ce qu'il faut, quand il faut, où il faut, comme il faut »

Quel est le surmoi à l'œuvre dans ce harcèlement ? Il faut en effet distinguer le surmoi héritier de l'Œdipe, sorte de conscience morale, du surmoi archaïque dont les figures originaires sont constituées par des identifications pré-œdipiennes.

Voyons d'abord le surmoi héritier de l'Œdipe. Dans *Le Moi et le Ça*, Freud précise que l'autorité du père ou des parents, introjectée dans le Moi, y forme le noyau du surmoi. Ce surmoi œdipien revêt un aspect double et contradictoire, à la fois conseil idéalisant (« sois ainsi ! ») et interdiction (« ne sois pas ainsi ! »), contradiction dont le moi porte la trace inéliminable. Sa rigueur, la sévérité de sa voix et de ses énoncés, sont proportionnelles à l'intensité des pulsions œdipiennes qu'il aura fallu refouler. Freud développe ce point dans *Le problème économique du masochisme* (1924). Je cite : « Mais les mêmes personnes qui continuent à agir dans le surmoi comme instance de conscience morale, après qu'elles ont cessé d'être des objets des motions libidinales du ça, appartiennent cependant aussi au monde extérieur réel. C'est de celui-ci qu'elles ont été tirées ; leur puissance, derrière laquelle se cachent toutes les influences du passé et de la tradition, était l'une des manifestations les plus tangibles de la réalité. Grâce à cette coïncidence, le surmoi, ce substitut du complexe d'Œdipe, devient aussi le représentant du monde extérieur réel et ainsi le modèle pour les aspirations du moi. »

Je glisserai ici une première interrogation : dès le départ, le sujet doit s'inscrire dans le discours de l'Autre ; il est support des projections de ses parents. Le surmoi de l'enfant, souvent qualifié de paternel, est certes héritier de l'Œdipe mais il se forge d'après le surmoi parental. Ne pourrait-on penser que les problématiques actuelles liées au surmoi trouvent leur source moins dans le contexte environnemental contemporain (post-soixante-huitard) que dans les idéaux proposés par la culture de la première moitié du XX^e siècle (idéologie *du self-made man*, de la réalisation de soi), idéaux qui se présentent aujourd'hui comme des exigences et ont perdu dès lors leur caractère exaltant ?

Poursuivons. Dans le *Séminaire I*, Lacan rappelle que « le Surmoi est à la fois la

loi et sa destruction »¹. Il le compare à un « *saboteur interne* ». C'est une loi insensée qui va jusqu'à la méconnaissance de la loi, tout au moins chez le névrosé pour qui elle finit par s'identifier à l'impératif « tu dois ». Le surmoi sévère est d'autant plus exigeant et tourmenteur que le sujet est vertueux. Il règne en despote, prononce des condamnations et dicte des contraintes par corps : « tu dois combler l'autre, lui rendre tout ». La notion de dette est particulièrement insistante. L'instance surmoïque suppose un idéal issu de l'idéal du Moi, centré sur la plénitude imaginaire de l'impossible récupération de l'objet perdu, soit l'identification virtuelle et idéale du sujet au phallus.

Mais pourquoi un tel acharnement ? Lacan va poser la question suivante : n'y a-t-il pas derrière le surmoi paternel, héritier de l'Œdipe, un surmoi maternel encore plus exigeant, opprimant et ravageant ? Il rejoint en cela les hypothèses de Mélanie Klein, pour qui l'analyse des petits enfants révèle que la structure du surmoi est constituée d'identifications datant de périodes et de couches très différentes de la vie psychique. Ces identifications sont étonnamment contradictoires dans leur nature : une excessive bonté côtoyant une excessive sévérité. Mélanie Klein relie la sévérité du surmoi à la violence des pulsions sadiques orales et anales de l'enfant. C'est la pulsion de mort propre à l'enfant – bien plus que la frustration induite par les parents – qui explique la férocité du surmoi. Ce surmoi archaïque, Lacan le qualifie aussi d'obscène, ce qui étymologiquement renverrait à l'idée de mauvais présage, mauvais augure.

Ainsi, le surmoi qui enjoint au sujet de jouir trouverait la source de sa rigueur dans la force des pulsions infantiles. Il serait alors structural, générique et universel (avec ou sans complexe d'Œdipe), parce qu'il se fonde sur la détresse physiologique et sur la rage impuissante que connaît chaque petit d'homme. Notons que si la régression est structurale et non pas génétique², des positions pourraient coexister, par exemple en raison de mécanismes de clivage.

Quand se manifeste-t-il ce surmoi démoniaque ? Tout le temps et n'importe où, à première vue. Il surgit en particulier quand le sujet est amené à s'énoncer ou à poser un choix. Ce diable ne supporte pas la division, le doute et la contradiction. Ainsi que l'énonce Alain Didier-Weill : « L'efficacité de la tentation proposée par le Surmoi consiste dans ce fait : elle propose au sujet de céder sur ce que son existence désirante peut avoir d'angoissant pour se livrer à la jouissance du Surmoi. Livré à cette jouissance, le sujet est aussitôt délivré du poids de son existence : désormais voué à se faire le militant de la jouissance de l'autre, il ne

-
1. J. Lacan, *Le Séminaire livre I, Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 118.
 2. Voir J. Lacan, *Le Séminaire livre V, Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 228.

connaît plus le doute qu'implique le fait d'assumer l'existence d'un sujet éthique »³.

Alain Didier-Weill parle à juste titre du poids de l'existence, car c'est bien d'un poids en trop que le sujet doit se débarrasser, d'un « être-ce-poids-en-trop » trop vivant, trop existant, lorsqu'il est lesté du langage.

Le diable sort donc de sa boîte⁴ quand le sujet est confronté à l'impossibilité de reconnaître l'autre maternel comme manquant. En effet, lorsque la mère est incastrable sur le plan imaginaire, parce que sans doute trop fragile, le sujet peine à supporter ses propres contradictions. C'est sans doute ainsi que l'entend Bernard Penot lorsqu'il avance : « Ne rien vouloir connaître du négatif de la mère, c'est échouer à symboliser (...) Cela rendrait compte en outre de la propension à régresser formellement vers des figures de plus en plus archaïques de Mère toute-puissante et toute-pourvue »⁵.

Qu'enjoint le surmoi ? Il semblerait que ce qu'exige le surmoi, c'est un « dense et sûr Moi », renvoyant le sujet à la culpabilité et à la honte de n'être pas plus consistant. Une consistance qui tient à l'imaginaire. S'assurer d'une maîtrise de soi et de son image pour conjurer la dépendance à l'égard de l'Autre. Sinon – et l'un n'exclut pas l'autre – le surmoi commande la chute dans le rien, il enjoint la déchéance. Ce qu'ordonne alors le surmoi, c'est un acte de réengendrement : « refais-toi ». Devant l'échec de la consistance, il s'agit de se ravalier pour se recréer.

Et pourquoi pas se recréer en « androïde » grâce à un maquillage sophistiqué et de nombreux piercings ? Telle est la démarche d'une très jeune femme qui dit souhaiter « se sentir moins humaine ».

Se précipiter dans des actes sur ordre du surmoi pour réaliser un idéal qui est d'échapper à la condition humaine. Ainsi parle une patiente anorexique : « éviter de ressentir et de parler, n'offrir aucun bout de chair où se logerait une émotion », faire de son corps un trait, ou une presque lettre... un os...

Sur son versant féroce, le surmoi interdit et enjoint donc la jouissance. Cependant, la jouissance à laquelle s'adonne le sujet contraint n'est pas vraiment une « jouissance sans limites ». Certes, il dit et répète : « Avec moi, c'est tout ou rien ».

3. A. Didier-Weill, *Lila et la lumière de Vermeer*, Paris, Denoël, 2003, p. 50.

4. L'image du diable sortant d'une boîte ne convient pas au surmoi, mais renvoie bien au phallus ; le surmoi se manifeste plutôt par une voix, par des injonctions. Merci à Bernard Vandermersch pour la remarque pertinente qu'il m'a adressée à ce sujet lors de la présentation de ce texte à Bruxelles.

5. B. Penot, *Figures du déni. En deçà du négatif*, Ramonville Saint-Agne, érès, 2003, p. 255.

Mais à écouter plus longuement les anorexiques et les boulimiques, par exemple, le « sans limites » (la précipitation dans la jouissance) reste paradoxalement réglé. Comme l'écrit Roland Chemama, à propos des toxicomanes, « nombre d'entre eux au fond aménagent la jouissance. Il s'agit alors pour eux d'éviter l'excès là même où ils semblent s'y précipiter »⁶. Parfois, il est vrai, c'est l'objet tentateur qui semble mener la danse. Du fond de la poubelle, la croûte de pain lance un appel irrésistible... Irrésistible ? Pas tout à fait. Les crises de boulimie par exemple sont relativement organisées et peuvent coexister avec une vie sociale préservée. La prise de drogue ou les automutilations peuvent se maintenir dans des limites qui permettent un soulagement sans entamer les apparences ni même les liens affectifs. Il y a une manière d'aménager la jouissance pour préserver autre chose, mais quoi ? Un fantasme de toute-puissance, l'illusion d'un retour possible à la consistance mythique, un certain plaisir aussi dans un empire du devoir ?... Ainsi le sujet dans son combat anorexico-boulimique n'est-il pas dupe ; il sait que les retrouvailles avec l'objet sont impossibles et qu'elles l'annihileraient dans son existence même ; il sait – et chaque expérience le lui confirme – qu'il n'y a guère de satisfaction à attendre de ses crises ni de ses renoncements. L'enjeu n'est pas là ; il se situe dans le combat qu'il mène avec le diable ; sous l'apparence d'une lutte ouverte avec le surmoi, lutte au terme de laquelle, il est toujours perdant, même quand il (le sujet) gagne (« c'est plus fort que moi », répète-t-il), il y a ruse plus que calcul : on concède de perdre la bataille pour perpétuer la résistance sourde. On donne du leurre pour survivre et tenter de rétablir la vérité du manque symbolique : celui de l'autre maternel et le manque en soi-même. Certes, le ressort des actes compulsifs se situe au lieu du surmoi qui pousse le moi vers sa ruine. Mais l'emprise n'est peut-être pas aussi totalitaire qu'il le semble quand, par la chute même du sujet, elle perpétue le refus de ce dernier à la perte de consistance qu'implique la prise par le langage. Quand aussi la soumission aux injonctions du surmoi permet de faire l'économie de la prise en compte de certaines émotions et de leur mise en parole.

Ainsi donc se pose la question de l'espace d'improvisation du sujet dans cette chorégraphie dictée par le surmoi.

Comment étendre l'aire de jeu qui donnerait plus de liberté au sujet ? Ne serait-ce pas à partir de l'humour et du jeu précisément, jeu d'imaginarisation du surmoi par exemple, qui, sous les traits d'un vieux dieu Moloch auquel on concéderait quelques rites, serait moins redoutable ? « C'est plus fort que moi... ». C'est qu'il y tient le moi à son surmoi féroce, puissance supérieure qui l'oblige à traiter sa culpabilité ; sinon pourquoi lui donnerait-il inlassablement raison en se soumettant à ses diktats ? Je voudrais attirer l'attention sur la prudence qui me

6. R. Chemama, *Clivage et modernité*, Ramonville Saint-Agne, érès, 2003, p. 190.

paraît nécessaire quant à des interventions qui renforceraient le caractère mortifiant du signifiant, dans les configurations dont il est question ici. Elles risquent, me semble-t-il, d'induire des somatisations graves.

Il y aurait aussi à penser les frustrations de la toute petite enfance ainsi que leur déni. Ce qui suppose une position active de l'analyste, dans le transfert, pour aider à penser la frustration recouverte d'une *Verleugnung* qui semble ordonner les actes⁷.

Par ailleurs, c'est aussi sur le plan de la voix que le travail d'émancipation peut s'étendre. Ainsi il y a sans doute intérêt à suivre Sylvie Le Poulichet quand elle propose de frayer une voie au « miroir sonore »⁸, une véritable articulation de la dimension de la voix désirante à celle du regard, susceptible d'animer et de redonner volume à l'image du corps dans le miroir. Certes, rien n'est jamais acquis, mais la voix, telle qu'on peut la laisser advenir dans une sorte de détournement érotique, la voix, explorant le corps dans ses cavités et ses résonances, la voix porteuse de violence intime, ne pourrait-elle mettre en sourdine de temps à autre la crudité des injonctions et reproches surmoïques ?

En somme, vous dansiez ? Et bien chantez maintenant...

7. Construction *versus* interprétation : dans un débat qui a déjà eu lieu ici même il y a quelques années, les propositions de travail allant dans le sens de la construction ont suscité beaucoup de méfiance, et pourtant...

8. S. Le Poulichet, *Psychanalyse de l'informe. Dépersonnalisations, addictions, traumatismes*, Paris, Aubier, 2003.